

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 31.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 2 Aout 1883.

SOMMAIRE

TEXTE: M. Goldwin Smith et les Canadiens.—Chronique, par Josephite.—Les cieux et leurs habitants (suite) par Giulio.—Une reine, par Ph. de Grandlieu.—Propos du docteur, par le Dr E. Monin.—Nécrologie.—Mort du capitaine Webb.—Choses et autres.—Le moulin rouge.—Tout est bien qui finit bien, par Germain Picard.—Nos gravures: Le château de Frohsdorff; L'entrevue de Frohsdorff.—Nouvelles diverses.—Excursion à Trois-Rivières.

GRAVURES: M. le comte de Chambord.—Frohsdorff: Le comte de Chambord reçoit la visite des princes d'Orléans; Vues diverses du château.

M. GOLDWIN SMITH ET LES CANADIENS

M. Goldwin Smith n'est pas de nos amis et nous le fait savoir assez souvent dans le *Bystander*, son organe. Le philosophe anglais nous juge-t-il de *visé* ou bien se borne-t-il à répéter ce que d'autres ont dit avant lui? Nous inclinons à croire qu'il n'est que l'écho des mauvaises langues auxquelles nous n'avons pas su plaire. Il nous semble pourtant que nous avons tout ce qu'il faut pour plaire à un philosophe.

Nous ne sommes peut-être pas aussi cousus d'or que certains peuples qu'il a rencontrés dans ses courses à travers le monde, mais sommes-nous moins heureux qu'eux? Pour les philosophes le bonheur consiste à être content de son sort et nous le sommes du nôtre!

Une autre qualité qui nous distingue, c'est la moralité. Or celle-ci devait nous valoir l'admiration de M. Goldwin Smith. Ce témoignage que nous venons de rendre à nos concitoyens a peu de valeur, dira-t-on, parce que ce n'est qu'une opinion toute personnelle. Il n'en est rien. Nous ne sommes ici que l'écho d'un compatriote du rédacteur du *Bystander*. Que celui-ci ouvre le *Times* du 28 avril, et il y verra que M. Hill, député aux Communes, a déclaré la veille, en pleine séance de cette Chambre "qu'il n'avait jamais vu, dans tous ses voyages, de peuple plus heureux, plus content de son sort, plus moral que le peuple canadien." Ce jugement de M. Hill, qui s'est donné la peine de parcourir le Bas-Canada, vaut bien celui de M. Goldwin Smith, subsistant l'influence de son entourage pétri de préjugés.

Pendant la dernière session du parlement fédéral, plusieurs députés, parmi lesquels figurait M. Blake, se sont étonnés du peu de crimes que les statistiques publiées par le gouvernement signalent chez nous relativement au nombre de méfaits qu'elles énumèrent chez nos voisins. Un de ces messieurs est allé jusqu'à mettre leur exactitude en doute, lorsque M. Desjardins, d'Hochelaga, s'est empressé de relever cette assertion et d'indiquer les causes qui rendent les crimes moins nombreux chez nous que dans les provinces voisines.

M. Goldwin nous juge de trop haut et de trop loin. C'est un personnage qui promène son regard sur le monde du fond de son cabinet, sans se donner la peine d'examiner si ses calomnies, ramassées on ne sait que trop où, portent à faux ou non. Il nous semble que si l'on se targue de philosophie, l'on devrait procéder autrement, par voie d'observation personnelle par exemple. Sa manière actuelle est sans doute plus commode, mais elle est absolument sans mérite et indigne d'un vrai philosophe qui devrait surtout avoir horreur de la calomnie; c'est plutôt le fait d'un grincheux, devant lequel personne ne trouve grâce, et, à coup sûr, ce n'est pas ce que croit être M. Goldwin Smith.

CHRONIQUE

Je lisais récemment, dans un journal français, un article très curieux d'Alphonse Karr.
Le mordant critique d'autrefois a dû vieillir—tout comme le commun des mortels. Il n'en a rien perdu de son originalité, seulement sa satire ne prend plus la peine de se déguiser pour sévir.

Je vous assure qu'il ne s'en remet à personne du soin de dire de rudes vérités à ceux qui l'agacent! La célébrité lui a acquis le privilège de donner libre cours à son humeur; l'âge et les rhumatismes l'ont rendu acerbé et grincheux.

La République et tout ce qui en dépend lui donnent sur les nerfs. Les adeptes de cette "mensongère et périlleuse bêtise" (ce sont ses expressions) excitent plutôt sa bile que son admiration. Il appelle M. Thiers *Le petit malfaiteur*.

Ce fin railleur qui, au temps de sa jeunesse, persécutait surtout les avocats de ses boutades et de ses saillies incisives, traite aujourd'hui, sans aucun agrément de style comme palliatif, les membres du gouvernement français d'imbéciles, de canailles, de forbans, truands, complices d'assassins et de voleurs!

Cette indignation, qui ne laisse pas d'être légitime au fond, quoiqu'exagérée dans la forme, est causée par une mesure du ministère qui vient de prohiber la procession de saint Tropez, fête religieuse chère aux pêcheurs.

On sait qu'Alphonse Karr a passé une partie de son existence à Etretat, sur la Manche, parmi les marins. Béni, choyé par cette brave population, il en a fait sa famille; aussi, qui attaque celle-ci encoure les effets de sa colère.

"Bélitres! immondes bêtes que vous êtes! s'écrie-t-il! quand vous aurez détruit le sentiment religieux en l'âme de ces bonnes gens, par quoi le remplacerez-vous, dites-moi!"

Au fait, cette pensée n'est-elle pas juste?

Je me demande parfois quel bonheur peuvent éprouver les malheureux déshérités de la grâce, à faire partager leurs ténèbres aux âmes croyantes!

Pourquoi disperser d'une main impie les fleurs que la candide enfant portait ingénument aux pieds de la madone!

Pourquoi, d'un sourire sceptique, glacer en son cœur fervent la naïve et confiante prière!

Pourquoi éteindre le reflet céleste de son regard inspiré, qui implore et devine un Dieu au-delà des espaces constellés!

Ah! quand il aura dérobé à la pauvre jeune fille ses rêves peuplés d'anges et de chérubins; quand il lui aura fait croire qu'il n'est pas au ciel une bonne mère, douce vierge qui la chérit, une bienveillante Providence qui la protège... l'athée aura-t-il le courage de se féliciter de sa très déplorable conquête?...

* * *

Ce qui m'étonne aussi parfois, c'est que des hommes d'état, désirant le bonheur du pays qu'ils représentent, cherchent en même temps à détruire, dans le peuple, le sentiment religieux!

Comment donc alors ces tristes politiques entendent-ils la prospérité d'une nation? Et par quoi veulent-ils maintenir la paix et la concorde dans leur patrie?—Leurs lois?... Le christianisme en est la première sauvegarde! Qu'opèrent-elles sans lui?

Il réprovoce ce qu'elles condamnent, défend et empêche ce qu'elles punissent.

La religion veille sur l'âme pour en interdire l'entrée aux passions qui font les crimes châtiés par la justice humaine.

Lamennais l'a écrit: "La religion sanctifie tout et ne détruit rien."

* * *

Dieu me pardonne! je crois que nous dissertons là de choses fort sérieuses.

J'en présente mes excuses aux lectrices de ce journal. Voyez donc ce qu'est la prétention humaine!

Nous, les femmes, qui nous croyons pourtant infailibles, nous avons aussi de ces écarts-là. Grondons-nous assez nos amis du sexe fort, quand il leur arrive, en notre présence, d'entamer leurs interminables et soporifiques discussions politiques?... et puis, voilà que nous nous surprenons maintenant à traiter nous-mêmes des questions hautement sociales!

* * *

Notre siècle *outrancier*, tel que qualifié par l'émi-

nent chroniqueur, Pierre Véron, notre pauvre siècle, avec sa frénésie de civilisation, d'inventions et d'innovations, ne peut se féliciter en somme de ses multiples réformes.

Cette dévorante envie de présenter sans cesse du nouveau à l'humanité, devenue sceptique et railleuse à force de raffinements, imprime à la littérature en particulier un cachet de précocité factice, une intensité de réalisme qui dépasse quelquefois le but. Cela rappelle le fameux limier du chasseur anglais qui, dans son zèle outré, courait si fort qu'il devançait le gibier.

Autrefois—quelle ridicule naïveté!—on avait la candeur de poétiser, de colorer ses écrits avec un soin délicat. Pour plaire, on présentait au lecteur le plus joli côté de la vie, laissant ignorer les tristesses et les hideurs qu'on trouve ici-bas à côté des plus belles choses; mais, hélas! autre temps, autres usages!

Pour sortir de l'ordinaire, pour se créer une célébrité spéciale et proéminente au milieu des foules qui encombraient le Parnasse, quelques écrivains ingénieux s'imaginèrent d'adopter un genre jusqu'ici inexploité. Ils se consacrèrent exclusivement aux laideurs.

Rejetons la poésie, décrétèrent-ils, ce voile gracieux mais encombrant qui dissimule le véritable aspect des choses! Qu'est-il besoin de tant de ménagements? Cette contrainte qui pèse sur la littérature est indigne de notre siècle d'avancement!... En avant, marche!

Ces innovateurs s'appellent, paraît-il, des *naturalistes*. Naturalistes tant qu'on voudra, la vie humaine a des heures et des secrets sublimes qu'on peut décrire sans défigurer la nature.

Et quels résultats produit cette émancipation? La nouvelle école forme une génération sceptique, matérielle et prématurément blasée. Elle prive, en outre, une grande partie de la société de l'avantage de s'instruire par la lecture.

De nos jours, les parents soucieux de la bonne éducation de leurs enfants, gardent strictement par devers eux la clef de la bibliothèque, avouant que la littérature moderne—à peu d'exceptions près—ne convient pas à la jeunesse.

* * *

Il existe certain aphorisme qui se dit comme cela: "Chaque chose a son temps." Espérons que le naturalisme achève le sien et qu'on va nous restituer bientôt les jolies fictions d'autrefois avec leur douce simplicité et leurs charmants enseignements.

Pourquoi les hommes de lettres canadiens ne donnent-ils pas l'exemple?

Ils auraient une belle œuvre à accomplir.

Quelques bonnes pensées, coquettement parées, adroitement mêlées à une attrayante fiction (car le peuple n'aime pas la réprimande crue) seraient une semence productive de grands résultats.

Ce serait l'éducation compulsoire en petit.

Il faut l'avouer, le genre savant qu'adoptent nos écrivains dans leurs œuvres, est un peu inaccessible aux populations peu érudites, dont le goût littéraire n'est pas très exercé. Loin de moi la pensée de discuter le mérite de ces productions qui sont la gloire des lettres canadiennes et qui mettent une étoile scintillante au front de notre chère patrie. Cependant, nos littérateurs auraient quelque chose de bien utile, presque de glorieux à faire encore, pour des compatriotes qu'ils ont déjà illustrés par leur propre mérite.

Glisser de précieux enseignements par la narration de quelque scène vraie et touchante; cacher de sains principes sous le récit d'une situation palpitante, telle qu'en offre la plus modeste existence; chercher et réveiller dans les cœurs les bons instincts, les nobles sentiments que Dieu y dépose comme il sème les richesses fécondes au sein de la terre, nous laissant le soin de les cultiver; enseigner le dévouement, la vertu, le patriotisme en amusant ses semblables, voilà une action méritoire!

Qu'on fasse un petit livre plein de chauds et de vrais sentiments, simple de forme, sans vélin, ni luxe, ni gravure, imprimé en bons caractères bien lisibles; qu'on le vende dix centins, et l'ouvrier qui, le samedi, sortant des ateliers, va se dédormir à l'auberge des sueurs de la semaine, l'ouvrier songera peut-être à offrir les quelques sous qu'il soustrait aux besoins de sa